

LA MALADIE: APPROCHE PHILOSOPHIQUE, MEDICALE ET LINGUISTIQUE

DIANA DĂNIȘOR*, AMELIA MOTOI**

La maladie n'est maladie que parce que la créature peut théoriquement en mourir, le danger en n'étant dangereux que dans la mesure où il implique un risque de mort¹. La mort est la maladie de toutes les maladies, coessentielle au fait d'être homme de l'homme et pourtant toujours étrangère à la créature.

L'approche philosophique de la maladie

Depuis toujours, «la médecine a été intrinsèquement liée à la philosophie»² par les définitions qu'elle donne à la souffrance, à la maladie et à la mort. Depuis Sénèque, la maladie réveille l'existence³, car souffrir c'est ressentir et guérir n'est pas revenir⁴. La maladie est envisagée comme une étape plus avancée de l'évolution humaine et comme processus vital. Ceci a pour conséquence de renverser de perspective: c'est la réalité « normale » qui se retrouve accusée de contaminer l'homme en général et plus particulièrement les êtres en marge de la société afin de les remettre sur le droit chemin et de les contraindre à respecter les cadres figés.

Les maladies sont des bizarreries, des étrangetés, des irrationalités apparentes, mais « elles nous font, nous modèlent. Elles nous ont peut-être créés (...) Elles sont peut-être la santé même »⁵. Selon Nietzsche, « la maladie peut être un stimulant énergétique de la vie, du plus 'vivre' », elle est un « magma en attente de significations »⁶, elle est « créatrice »⁷. Il y a des théories qui affirment que les maladies sont probablement « la matière et le stimulant les plus importants pour notre pensée et notre activité »⁸. Il y avait auparavant une morale qui enseignait « le bon usage des maladies », mais elle

* Maître de conférences, Faculté de droit, Université de Craiova; e-mail: danisordiana@yahoo.ro.

** Charge de cours, Université de Craiova.

¹ Vladimir Jankélévitch, *La mort*, Paris, Flammarion, 1977.

² Anne Fargot-Largeaut, *Médecine et philosophie*, Paris, PUF, 2010, p. 3.

³ Sénèque, *De la tranquillité de l'âme*, Paris, Hachette, 1861.

⁴ Georges Canguilhem, *Écrits sur la médecine*, Seuil, 2002.

⁵ Blaise Cendrars, *Moravagine*, Paris, Grasset, 1926, p. 13.

⁶ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Folio, 2003, pp. 48–55.

⁷ Henri Ellenberger, *La notion de maladie créatrice*, «*Dialogue*», vol. 3, n° 1, 1964, pp. 25–41.

⁸ Novalis, cité par Morales Bibiana, *Virginia Woolf entre la maladie et l'écriture*, «*Psychanalyse* », 2008/2 n° 12, pp. 35–40.

fut qualifiée de « masochisme moral » avec l'avènement du positivisme qui voit dans la maladie « un désordre pur et simple, d'origine physiologique, qu'il s'agissait de guérir ou de prévenir par des méthodes scientifiques »⁹. L'imagerie de la maladie employée par les théoriciens de la politique (de Machiavel à Hitler, en passant par Nietzsche, Marinetti, Gramsci et Trotski) fait d'elle une métaphore¹⁰. Au XX^e siècle on reconnaît la possibilité d'une origine psychogène de certaines maladies psychiques, les médecins en observant des cas de disparition de la maladie à l'apparition d'une idée, d'une notion philosophique¹¹: par exemple, *La Nausée* de Sartre, journal intime qui présente un homme consommé par une névrose lui provoquant une « nausée », est remplacée par l'esquisse d'une philosophie nouvelle, fait qui entraîne la transformation durable de la personnalité de l'auteur qui guérit. Friedrich Nietzsche parle d'une « spiritualisation de la maladie »¹², les malades en cherchant à tirer de la maladie une leçon de vie, en ayant accès, per leur expérience, à une connaissance plus approfondie de soi, des autres et du monde. Nietzsche lui-même affirme être devenu philosophe grâce à la maladie, et même avoir bâti toute sa pensée sur la « volonté de vivre » ressentie au plus près de la mort. L'explication qu'il donne pour avoir écrit de si bons livres, tient à la présence de la maladie dans sa vie: « La maladie me dégagea lentement de mon milieu; elle m'épargna toute rupture, toute démarche violente et scabreuse. (...) Elle me permit, elle m'ordonna de me livrer à l'oubli; elle me fit hommage de l'obligation de rester coucher, de rester oisif, d'attendre, de prendre patience... C'est là précisément ce qui s'appelle penser »¹³.

Une autre attitude, face à la maladie, est celle que Roland Gori et Marie-José Del Vongo expliquent comme l'enjeu du travail sur soi: « Guérir, ce n'est pas seulement oublier une maladie que la médecine a traitée avec succès, guérir c'est aussi oublier le savoir qu'elle procure sur la cause et l'heure de sa mort. C'est, en somme, oublier la mort pour mieux retrouver le temps dans une durée où l'on ne sait pas quand et de quoi on va mourir. C'est (...) rouvrir de nouveau l'énigme de son terme, de son échéance, que la maladie avait prématurément résolue »¹⁴.

Mais il ne s'agit pas tant de guérir que de vivre, de reconnaître l'incertitude de l'avenir, savoir qu'on peut « mourir demain sur un trottoir », mourir dans deux ans d'une rechute, ou alors mourir centenaire, après une vie bien remplie. S'ouvrir

⁹ Henri Ellenberger, *La notion de maladie créatrice*, «Dialogue», vol. 3, n° 1, 1964, pp. 25–41.

¹⁰ Susan Sontag, *La maladie comme métaphore, le SIDA et ses métaphores*, Paris, Christian Bourgeois, 2009.

¹¹ Sur l'histoire des rapports entre médecine, philosophie et littérature, voir Jackie Pigeaud, *Poétique du corps. Aux origines de la médecine*, Les Belles Lettres, 2008.

¹² Friedrich Nietzsche, *Le Crépuscule des idoles*, traduction par Henri Albert, Mercure de France, 1908.

¹³ Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo, 1888*, <http://www.nietzschesource.org/#eKGWB/EH>.

¹⁴ Roland Gori et Marie-José Del Vongo, *La Santé totalitaire. Essai sur la médicalisation de l'existence*, rééd. Flammarion, 2005.

à cette part d'inconnu, c'est authentiquement avoir surmonté l'épreuve de la maladie, car « les maladies sont de nouvelles allures de la vie »¹⁵.

La maladie est souvent perçue, comme le symptôme du déséquilibre symbolique de l'individu malade et du déséquilibre correspondant de sa famille et de sa communauté. « Comme le système global est en cause, la maladie lui permet de survivre, de se conserver, de s'autoréguler. La maladie fait en sorte que les systèmes individuels et communautaires perdurent sans se transformer. La guérison véritable implique donc une transformation systémique de l'individu et de son environnement, transformation accompagnant toujours une émergence consciente de sa souffrance réprimée et une libération de cette même souffrance »¹⁶.

L'approche médicale – philosophique de la maladie

Du point de vue purement quantitatif, la maladie est expliquée par ses manifestations pathologiques, l'origine du mal se situant, selon la théorie microbienne qui fournit une « représentation ontologique »¹⁷ sécurisante et insouciant de la perspective thérapeutique, dans la présence ou la possession d'un parasite. Avec Pasteur on a la confirmation de la vision égyptienne et orientale de la maladie selon laquelle la guérison serait garantie une fois le parasite exclu. Une autre théorie, appartenant à la médecine grecque, qui a marqué la médecine occidentale dans sa théorie des humeurs, considère la maladie un trouble de l'harmonie caractérisant tout *physis*. Le point commun des deux théories se situe dans leur vision de la maladie comme situation polémique: pour la première, l'organisme lutte contre quelque chose d'étranger, pour la deuxième, ce sont les forces intérieures qui s'affrontent.

Si au XV^e siècle, on délimite le mal en le localisant, à partir du XVI^e siècle, Auguste Comte et Claude Bernard essaient de définir la maladie, à partir du pathologique vers le normal et vice-versa. Celle qui sera influencée par l'idée de continuité c'est justement la psychologie.¹⁸ Auguste Comte considère, avec Broussais, que toutes les maladies consistent essentiellement « dans l'excès ou le défaut d'excitation des divers tissus au-dessus et au-dessous du degré qui constitue l'état normal »¹⁹. Selon Claude Bernard, la médecine est la science des maladies, la thérapeutique devant s'appuyer sur une pathologie scientifique, elle-même fondée sur la science physiologique, car « physiologie et pathologie se confondent et sont au fond une seule et même chose »²⁰: « toute maladie a une fonction normale correspondante dont elle n'est qu'une expression troublée, exagérée, amoindrie ou annulée »²¹. L'état

¹⁵ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique. « Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique »* (1943), Paris, PUF, 2005, p. 59.

¹⁶ Jean-Jacques Dubois, *Psychologie et chamanisme au XXI^{ème} siècle*, ed. Louise Courteau, 1999.

¹⁷ Georges Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF, collection « Galien », 1979, p. 12.

¹⁸ E. Renan, *L'Avenir de la science. Pensées de 1848 (1890)*, Paris, Calmann-Lévy, nouv. éd., 1923, p. 184.

¹⁹ Georges Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF, collection « Galien », 1979, p. 19.

²⁰ Claude Bernard, *Leçons sur le diabète et la glycogénèse animale*, Paris, J.-B. Baillière, 1877, p. 56.

²¹ *Ibidem*.

maladif est constitué par les différences de degré par rapport aux phénomènes normaux qui seront exagérés, disproportionnés, désynchronisés²². Sa thèse fondamentale est qu'il y a une continuité entre les continuités: dans le vivant, « l'expression est particulière, l'agent est spécifique, quoique le résultat soit identique. Pas un phénomène chimique ne s'accomplit dans le corps comme en dehors de lui »²³.

Leriche, un autre médecin (« ethnicien » et non philosophe ou savant), est devenu célèbre pour sa définition subjective de la santé comme « silence des organes » et de la maladie comme une opposition²⁴: « Il y a en nous, à chaque instant, beaucoup plus de possibilités physiologiques que n'en dit la physiologie. Mais il faut la maladie pour qu'elles nous soient révélées »²⁵.

L'optimisme rationaliste appartient au XIX^e siècle: « Ce refus d'une ontologie de la maladie veut la rendre plus accessible à la compréhension puisqu'elle n'est plus qu'une modification quantitative de la physiologie »²⁶. Il apparaît ainsi l'idée de norme: « ... le malade n'est pas anormal par absence de norme, mais par incapacité d'être normatif. [...] La maladie est une expérience d'innovation positive du vivant et non plus seulement un fait diminutif ou multiplicatif. Le contenu de l'état pathologique ne se laisse pas déduire, sauf différence de format, du contenu de la santé: la maladie n'est pas une variation sur la dimension de la santé; elle est une nouvelle dimension de la vie »²⁷.

Au XX^e siècle, la réflexion épistémologique sur les concepts de santé et de maladie a été enrichie par l'œuvre historico-épistémologique de Georges Canguilhem (1904–1995), celle du psychiatre et philosophe Karl Jaspers (1883–1969) et celle du bactériologiste Ludwik Fleck (1896–1961)²⁸, ceux qui ont permis « la transformation du projet médical, où la guérison tend à être adultérée en recherche de la santé parfaite »²⁹.

L'approche linguistique de la maladie

Avec Michel Foucault, la clinique est celle qui réorganisera jusqu'au fond les connaissances médicales exprimées par un autre discours sur la *maladie*³⁰. *Naissance*

²² Claude Bernard, *Leçons sur la chaleur animale*, Paris, J.-B. Baillière, 1876, p. 391.

²³ Claude Bernard, *Leçons sur les phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux*, 2 vol., Paris, J.-B. Baillière, 1878–79, vol. 2, p. 218.

²⁴ René Leriche, *La chirurgie de la douleur*, Paris, Masson, 1937, 2e éd., 1940, p. 490.

²⁵ René Leriche, *Physiologie et pathologie du tissu osseux*, Paris, Masson, 1939, p. 11.

²⁶ Joubert Jacques, *Le normal et le pathologique. Relire Canguilhem*, « Revue des Sciences Religieuses », tome 73, fascicule 4, 1999, Approches de la vie, p. 517.

²⁷ Georges Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF, collection « Galién », 1979, p. 122.

²⁸ Pierre-Olivier Méthot, *Les concepts de santé et de maladie en histoire et en philosophie de la médecine*, Revue Phare, vol. XVI, Université Laval, Québec, 2016, <http://www.fp.ulaval.ca/fileadmin/philo/documents/recherche-production/articles/methot-phares-2016.pdf>.

²⁹ Lalive d'Épinay Michelle, *Évolution des concepts de maladie et de guérison en santé mentale, et travail de guérison en psychanalyse*, « Psychothérapies », 1/2003 (vol. 23), p. 30.

³⁰ Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, Paris, PUF, 1990, p. VIII.

de la clinique³¹ fait l'histoire de la médecine moderne par l'intermédiaire du concept de clinique et, également, la genèse historique du savoir médical à travers le discours sur la maladie³²: « Il est question dans ce livre de l'espace, du langage et de la mort; il est question du regard »³³. Il y présente un ensemble de réorganisations engendrant un nouveau type de regard et de discours et qui va complètement modifier la représentation de la maladie³⁴ et réorganiser le discours possible sur la maladie. L'archéologie « veut montrer non pas comment la pratique politique a déterminé le sens et la forme du discours médical mais comment et à quel titre elle fait partie de ses conditions d'émergence, d'insertion et de fonctionnement »³⁵.

Aux côtés de la problématique terminologique, se pose celle de l'image de la maladie et des mots pour la dire. La maladie fut trop souvent abordée par son aspect étiologique, l'étiologie des maladies apparaissant exclusivement comme point d'articulation entre l'organisation sociale et le système médical (la maladie a le rôle de régulateur social). Mais, la maladie peut être approchée en tant que métaphore, en devenant discours d'une culture sur le symptôme³⁶, langage en soi dont il faut décrypter la syntaxe et la sémantique³⁷. L'explication de la maladie en termes de germe reste recevable mais elle doit être complétée, au niveau individuel, d'une explication autre qui prend ses sources dans un imaginaire individuel ou collectif. La représentation de la maladie est aussi importante que sa nomination en termes biologiques³⁸. G. Bibeau³⁹ repose tout le problème de la constitution du langage scientifique dans ce domaine partant de la nosologie, en traitant de l'acte diagnostique dans son déroulement et sa durée, la maladie nommée se situant au carrefour de plusieurs axes classificatoires : le corps, les symptômes, les causes, les valeurs socioculturelles.

La maladie chez l'homme est définie par les vocabulaires généraux comme « Altération de l'état de santé se manifestant par un ensemble de signes et de symptômes perceptibles directement ou non, correspondant à des troubles généraux ou localisés, fonctionnels ou lésionnels, dus à des causes internes ou externes et comportant une évolution »⁴⁰.

³¹ Pour la traduction en roumain de ce livre, voir Michel Foucault, *Nașterea clinicii* (traducere Diana Dănișor), București, Editura Științifică, 1998.

³² Michel Foucault, *L'ordre du discours*, Gallimard, Paris, 1969.

³³ Idem, *Naissance de la clinique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p. V.

³⁴ Idem, *Naissance de la clinique*, PUF, Paris, 1963.

³⁵ Idem, *Archéologie du savoir* Gallimard, Paris, 1969, p. 213.

³⁶ Jean Benoist, *Anthropology of Symbolic healing*, « Current anthropology », 1979, n° 20.1, pp. 59–80.

³⁷ Fabrega H. jr., *Medical anthropology*, « Biennial Review of Anthropology », California, Stanford University Press, 1971, pp. 167–229.

³⁸ Claudine Friedberg, *L'imaginaire dans les thérapeutiques populaires: proposition de quelques thèmes de réflexion à travers l'exemple du complexe thérapeutique huancabambin* (sierra de piva : nord Pérou). Communication faite au 42^e Congrès des Américanistes, 1979, pp. 427–433.

³⁹ Gilles Bibeau, *L'organisation Ngbandi des noms de maladies*, « Anthropologie et sociétés », 2.3/1979, pp. 83–116.

⁴⁰ <http://www.cnrtl.fr/definition/maladie>.

Se combinant avec un adjectif qui indique la nature, le type, l'origine de la maladie, la façon dont elle se manifeste, se propage, évolue, la maladie peut être: *aiguë, chronique; générale, locale; caractérisée; insidieuse, larvée, latente; contagieuse, transmissible, épidémique, endémique, périodique, sporadique, intercurrente; acquise, constitutionnelle, congénitale, héréditaire; bacillaire, microbienne, parasitaire, virale, virulente, médicamenteuse; inflammatoire, éruptive; allergique, angineuse, arthrosique, cancéreuse, diabétique, hypocondriaque, rhumatismale; bleue, bronzée* etc.

La combinatoire n'est pas tout-à-fait aléatoire, le terme aigu n'étant pas forcément synonyme de grave, la maladie, l'infection, l'inflammation, toutes aiguës, sont souvent bénignes et disparaissent le plus souvent en quelques jours. Une maladie chronique diffère d'une maladie aiguë.

Talcott Parsons a défini la *maladie ressentie* comme un « état de trouble du fonctionnement normal de l'individu humain total qui touche aussi bien son organisme en tant que système biologique, que son adaptation personnelle et sociale »⁴¹. Field définit la maladie diagnostiquée comme « l'état du corps ou d'une de ses parties ou organes dont les fonctions sont perturbées ou détériorées ; quant à la maladie ressentie, elle est définie simplement comme « qualité ou état de celui qui est malade (dans différents sens) »⁴². Christopher Boorse a défini la maladie diagnostiquée comme « un état interne de l'organisme découlant du fonctionnement infranormal de certains de ses organes ou sous-systèmes »⁴³. Kleinman considère tant la maladie diagnostiquée que la maladie ressentie comme étant des constructions sociales. La maladie ressentie fait appel à la subjectivité, en étant la manière dont le sujet malade perçoit, exprime et vit son nouvel état⁴⁴. La maladie en tant que phénomène social est produite « à partir de la reconstruction technique du discours professionnel dans la rencontre avec le patient et à partir de la communication autour d'un discours commun sur la maladie »⁴⁵.

L'adjectif peut indiquer le mode de traitement, les maladies en pouvant être *des maladies médicales, des maladies chirurgicales* etc. Quand la maladie indique l'organe, la fonction touchée, elle peut être: *organique, cardiaque, cardio-vasculaire, coronarienne, hépatique, métabolique, musculaire, oculaire, osseuse, rénale, sanguine*. Il y a aussi la *maladie mentale (nerveuse, psychique)* qui se manifeste

⁴¹ Talcott Parsons, *The Social System*, New York, The Free Press, 1951, p. 431.

⁴² David Field, *The Social Definition of Illness*, Tuckett D. (ed.), *An Introduction to Medical Sociology*, London, Tavistock, 1976, pp. 334–366.

⁴³ Christopher Boorse, *A Rebuttal on Health*, J. Humber, R. Almeder (eds.), *What is Disease?*, New Jersey, Humana Press, 1997, pp. 1–134; Christopher Boorse, *Health as a Theoretical Concept*, « Philosophy of Science », 44, 1997, pp. 542–573; Christopher Boorse, *On the Distinction between Disease and Illness*, « Philosophy and Public Affairs », 5, 1975, pp. 49–68.

⁴⁴ Arthur Kleinman, *The Illness Narratives: Suffering, Healing & The Human Condition*, New York, Basic Books, 1988; Arthur Kleinman, *Local Worlds of Suffering: An Interpersonal Focus for Ethnographies of Illness Experience*, « Qualitative Health Research », 2 (2), 1992, pp. 127–134.

⁴⁵ Naomar de Almeida-Filho, Modèles de la santé et de la maladie: remarques préliminaires pour une théorie générale de la santé, *Ruptures, revue transdisciplinaire en santé*, vol. 11, n° 1, 2006, p. 128.

par psychose, névrose, trouble du comportement. Quand la maladie indique la personne ou la catégorie de personnes atteintes et, par métonymie, une période de l'existence, la maladie peut être *infantile, juvénile* etc.⁴⁶.

La maladie peut se combiner avec un autre substantif qui désigne l'agent, la cause de la maladie. La maladie peut ainsi être: *la maladie du brai, du plomb, des laxatifs; maladie des vibrations; maladie à virus*. Si le substantif désigne une caractéristique, un symptôme, la maladie peut être *de langueur, des spasmes infantiles* etc. Dans la situation où le substantif désigne l'organe, la fonction touché(e), maladie peut être: *de la peau, des bronches, du cervelet, des glandes (endocrines, surrénales), des yeux, des nerfs, du psychisme, de la mémoire, de la personnalité, de la volonté* etc. Le substantif peut indiquer le nom du médecin ou du scientifique qui a décrit le premier la maladie ou dont on attribue la découverte⁴⁷: *maladie de Hodgkin, de Paget, de Parkinson*.

Combinée avec un verbe, la maladie en constitue son sujet. Elle peut s'associer aux verbes: *augmenter, se développer, évoluer, empirer, persister, progresser, durer, guérir; abattre, amaigrir, consumer, épuiser, miner, emporter, atteindre, frapper, envahir, terrasser (quelqu'un)*. Les syntagmes formées avec le nom maladie se construisent à l'aide des verbes tels: *avoir, contracter, couvrir, commencer une maladie; échapper à la maladie; guérir, rattrapper, relever d'une maladie; retomber dans une maladie; souffrir, mourir d'une maladie; donner, engendrer, occasionner, inoculer une maladie; enrayer, guérir, juguler, prévenir, soigner, traiter, vaincre une maladie; immuniser, lutter contre une maladie; diagnostiquer une maladie*.

Couvrir une maladie signifie être en état latent de maladie, préparer une maladie, montrer les premiers signes d'une maladie, cacher une maladie.⁴⁸ L'expression s'appuie sur l'étymologie du verbe *couvrir* qui signifie littéralement « être couché, être allongé, dormir »⁴⁹ qui, employé au sens figuré, signifie « entretenir, nourrir, préparer mystérieusement quelque chose »⁵⁰. L'expression *couvrir une maladie* s'emploie pour désigner l'hypothèse d'une maladie à venir sous peu de temps.

L'expression *enrayer la maladie* peut s'expliquer à partir du sens figuré du verbe *enrayer* « bloquer, arrêter un processus ». Pour Nietzsche, *enrayer la maladie de l'histoire* c'est la mission de la jeunesse, qui ressemble « à la tâche qu'incombe aux Esprits libres, à savoir celle de dépasser la 'maladie des chaînes' »⁵¹.

⁴⁶ Olivier Bertrand, Hiltrud Gerner, Béatrice Stumpf, *Lexiques scientifiques et techniques: constitution et approche historique*, Les éditions de l'école polytechnique, Palaiseau, 2007, pp. 212–214.

⁴⁷ Diana Dănișor, Octavian Istrătoaie, *De quelques éponymes en médecine cardiovasculaire*, SCOL, n° 1–2/2016, pp. 117–124.

⁴⁸ *Maladie couvée* est attestée dans Gilles Le Muisit, *Poésies*, éd. Kervyn de Lettenhove, Louvain, Lefever, 1882, tome II, p. 87.

⁴⁹ Du lat. class. *cupare* « être couché » qui a dû développer le sens de « faire éclore les œufs » en lat. vulg. (cf. les corresp. romans, *REW*³, n° 2351).

⁵⁰ *Le Roman de Renart*, Paris, Honoré Champion, tome 2, 2015, p. 9.

⁵¹ Isabelle Wienand, *Significations de la Mort de Dieu chez Nietzsche d'Humain, trop humain à Ainsi parlait Zarathoustra*, thèse, Paris, 2003, p. 58.

Conclusion

L'étude de la maladie ne peut être abordée isolément, vérité qui se vérifie aussi bien pour les sociétés dites « traditionnelles », que pour les sociétés « modernes ». « L'étude de la maladie renvoie à des interrogations qui sont universellement valides (le rapport au corps, le sentiment religieux, l'interaction entre individuel et social etc.), et posent donc les mêmes questions, même si elles trouvent des réponses parfois différentes selon les sociétés »⁵².

THE DISEASE: PHILOSOPHICAL, MEDICAL AND LINGUISTIC APPROACH

(Abstract)

The notion of disease, far from being a mere linguistic notion, concerns both man and the world, that he is the medical sciences, health policy, philosophy of life and living with the disease. This article proposes a transdisciplinary approach, dealing with medical sciences, linguistics and philosophy as ways of approaching the disease.

Keywords: disease, linguistics, philosophy, medicine, transdisciplinarity.

⁵² Sylvie Fainzang, *La maladie, un objet pour l'anthropologie sociale. Ethnologie comparées*, « Revue électronique semestrielle », n° 1, 2000, p. 13.